

Dominique Morgen

Nuit d'Orage

Roman

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Dominique Morgen, 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Prologue

Le ciel tonnait. Le vent soufflait en rafales. Il sifflait, laissant penser qu'une nuée de bombes allait s'abattre sur la terre. Le tonnerre se déchaînait comme s'il annonçait la fin du monde. Je me réveillai en sursaut, gelé, le cœur bondissant dans ma poitrine.

La fenêtre s'était ouverte, l'air glacé de la nuit avait envahi ma chambre nichée sous les toits. Les rideaux se soulevaient, telles d'immenses ailes de rapace. Les éclairs se succédaient dans le vacarme d'un tonnerre qui grondait, comme si le ciel furieux envoyait sa malédiction. J'entendais au loin, dans les bois, des craquements, la pluie cingler les troncs, le sol, les feuilles, une chouette hululer. On aurait dit des soupirs déchirants, des cris venant des entrailles, des plaintes hurlantes de douleur exhalées par des hommes en proie au désespoir, des voix humaines parmi les hurlements des éléments. Le vent soufflait et soufflait, faisant cogner inlassablement les feuilles des haies de

laurier contre la façade. Il faisait frémir les branches des chênes séculaires.

Tétanisé, sans oser bouger et crier, je regardais ma chambre passer de l'obscurité à la lumière zébrée des éclairs. Chaque coup de tonnerre me paniquait un peu plus. *Maman, s'il te plaît, viens me voir, viens me rassurer, je t'en supplie ! Viens...*

Et puis, un brouillard opaque et tout aussi oppressant a enveloppé la maison d'un voile épais et dense d'où pouvait surgir n'importe quoi, n'importe qui de menaçant, d'hostile ou de méchant.

J'avais peur de voir se dresser devant moi un fantôme, un ogre, un vampire, Dracula, des envahisseurs d'une autre planète, que sais-je ? Tout me passait par la tête, me paralysant toujours davantage. Mes draps rabattus sur mon nez, mes membres tremblant de peur sous les draps, j'ouvrais de grands yeux pour guetter la main qui m'attraperait la gorge ou la lame tranchante qui viendrait me transpercer le cœur.

Quand le calme est revenu, je n'ai pas pu sauter hors de mon lit, la peur continuait à paralyser mes membres. Je ne savais plus si l'orage était réel ou si je tremblais au souvenir trouble d'un cauchemar horrible. Je suis resté immobile dans mon lit jusqu'à ce que le sommeil calme mes craintes.

C'est cette nuit-là que l'orage m'a enlevé tout ce que j'avais de plus cher au monde.

J'avais dix ans et j'allais apprendre à ne compter que sur moi-même.

Contraint, de façon précoce, à sortir de ma chrysalide, j'allais me transformer en papillon survolant des fleurs vénéneuses.

Chapitre 1

Je savais quand ma mère arrivait dans une pièce, à l'odeur qui précédait son apparition, une odeur sucrée qui imprégnait délicieusement sa peau mate. Elle aimait tout ce qui était exotique, ensoleillé, sucré, chantant, à l'image de son caractère gai, ouvert et toujours empreint de cordialité.

Ma mère était très brune, avec de beaux cheveux épais, ondulés, qui lui tombaient jusqu'au bas du dos. La plupart du temps, ils étaient bloqués dans une grosse pince ou retenus en chignon improvisé par un vulgaire crayon. J'étais fasciné par la nuque de ma mère, endroit intime que ses cheveux relevés dénudaient, accentuant un port de tête altier. Ce n'est que lorsqu'elle sortait que ma mère laissait sa chevelure s'échapper sur ses épaules, c'est-à-dire presque jamais parce que ma mère bougeait rarement de la maison. Et pourtant je me souviens combien les hommes stoppaient leur activité dès qu'elle entrait dans un lieu. Ils la dévisageaient comme si tout son être diffusait de la lumière, comme

si elle risquait à tout moment de se transformer en ange. Elle avait un teint parfait qui mettait en valeur ses grands yeux couleur ambre, qui n'avaient nul besoin d'être relevés par du maquillage. Sa bouche était faite pour donner des baisers. Je les attendais, en redemandais et ne me lassais jamais de les recevoir. J'aimais aussi déposer des baisers légers sur ses mains fines qui n'en finissaient pas, telles des petites plumes qui lui caressaient la peau. Entre les lèvres de ma mère et mes oreilles, il n'y avait que des mots d'amour, de confiance et de sincérité.

Elle était ma mère et j'étais fier de sa beauté que mes camarades de classe auraient rêvé trouver chez leur mère.

Nous formions une famille à trois. Non pas ma mère et mon père élevant un enfant unique. Mon père était la plupart du temps absent et quand il débarquait, c'est avec fracas et amis qu'il imposait sa loi. Il régnait en prédateur, semant la panique, asservissant chacun, réduisant à néant ma mère qui, les traits tirés et tendus, faisait ses quatre volontés. Notre famille était composée de ma

mère, de ma sœur et de moi-même, sans oublier notre compagnon de vie à poils courts : Dean prononcé Dine. Une famille heureuse où il faisait bon rire, chahuter sous les draps, manger des mousses au chocolat, jouer à cache-cache et même multiplier bêtises et caprices qui faisaient sourire notre mère, attentive sentinelle toujours prête à nous faire plaisir. Bref, nous cumulions les souvenirs qui appartiennent à l'enfance et qu'on aime se rappeler quand on est adulte. Souvenirs desquels mon père était exclu. Il était en dehors de notre bonheur, nous touchant du bout des doigts, nous embrassant du bout des lèvres. On aurait dit qu'il avait peur d'attraper une maladie dont il n'aurait pu se défaire. On dit que les enfants masquent les fissures du couple. En ce qui nous concerne, il était impossible de masquer les ouvertures béantes qui opposaient notre père à notre mère.

Le matin, un bus s'arrêtait non loin de la maison. Notre mère nous accompagnait et à coups d'embrassades et de grands bras, nous quittions notre isolement pour gagner notre école à plus d'une vingtaine de minutes de

chez nous. Ce n'est que le soir que nous revenions, bavards et excités, pour raconter tous nos exploits de la journée. J'étais un élève sans problème ou presque, mais ma sœur était beaucoup plus sage que moi.

Nous ne partions jamais en vacances. Non pas que notre vieille guimbarde, dont les fenêtres ne fermaient plus et les sièges étaient défoncés, nous en enlève le plaisir. Il en était ainsi et nous ne nous posions même plus la question. Nous ne recevions pas d'amis et nous n'avions pas le droit d'accepter des invitations. Nous vivions dans une maison isolée, à l'orée d'un bois. Elle offrait peu de meubles mais je me souviens d'un ventilateur à hélices qui bourdonnait à longueur de journée, décollant à espaces réguliers, l'angle d'un poster géant où Marilyn, les yeux presque clos, offrait son immense sourire à l'éternité. Bien que notre intérieur soit pourvu de meubles sommaires, ma mère avait su faire de la maison où nous vivions le plus confortable des nids, le plus aimant des logis. Nous étions heureux, surtout quand mon père était absent.

Les courses étaient réduites à l'essentiel, dans une épicerie qui se situait dans le village voisin, car ma mère s'occupait d'un potager qui nous offrait des légumes et des fruits à profusion. Il est vrai que ma mère se donnait du mal pour entretenir son petit lopin de terre. Nous la voyions peiner, bêchant, raclant, cerclant, courbée sur son manche ou accroupie au sol pour enlever ses mauvaises herbes. Jamais, elle ne se plaignait, pas même quand mon père écrasait ses rangées de haricots, malmenait ses plants de tomates ou se gointrait de ses fraises qu'elle attendait de cueillir pour nous les offrir.

C'est avec amour qu'elle travaillait dur, disant que nous étions la consolation de sa vie, deux petites étoiles éclairant son firmament.

La viande ne faisait pas partie de notre quotidien. Nous n'en mangions que lorsque mon père en rapportait pour ses amis et que ma mère réussissait à en mettre de côté. Nous nous nourrissions des œufs des voisins que ma mère échangeait contre ses légumes. De temps en temps, nous avions du poulet ou du

lapin que le fermier d'à côté nous offrait, trouvant sans doute par ce biais, le moyen d'approcher les beaux yeux de ma mère.

Notre mère nous a toujours appris à garder la tête haute, à faire preuve de courage, à savoir nous taire pour calmer nos humeurs et maîtriser nos émotions, à garder pour nous tout ce qui se passait à la maison, à bien réfléchir pour savoir prendre les bonnes décisions. Elle disait que les enfants doivent apprendre la vie dès qu'ils en sont capables, le bon côté comme le mauvais, afin qu'ils soient prêts. Elle imageait ses propos en disant que la vie est un tigre qu'il faut attraper par la queue, confirmant que si on ignore la nature de la bête, elle vous dévore. Pour illustrer ses recommandations, elle nous abreuvait d'adages: « *La curiosité est un vilain défaut* » ou « *Tout vient à qui sait attendre* », encore « *Mieux vaut tard que jamais* » ou « *Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois* » et ce que j'ai compris beaucoup plus tard « *Le silence tue l'insolence* »... nous créant une existence balisée de proverbes sentencieux devant nous

servir de guides sur les chemins périlleux de la vertu.

Jamais il ne nous serait venu à l'esprit de nous opposer à notre mère ou de lui répondre de façon désagréable comme se plaisait à le faire notre père. Nous respections notre mère parce que, bien qu'enfants, nous étions en mesure de sonder ses yeux tristes qui ressemblaient à une nuit sans étoiles. Parfois, nous pouvions nous noyer dans son regard, perdant soudain toute envie de rire ou de chahuter. Ses longs cils recourbés cachaient une fragilité et une souffrance qui nous touchaient aussi. Nous entourions notre mère de notre affection indéfectible et nous faisons tout ce qui était en notre pouvoir pour améliorer son humeur afin qu'elle retrouve sa gaieté naturelle.

Les mères ont beau s'occuper merveilleusement de leurs enfants, se soucier de leur avenir, les aimer de tout leur être, tôt ou tard, le temps, les vicissitudes de la vie, le hasard ou le mal finissent toujours par réduire leurs efforts à néant.

De leur côté, les enfants ne savent pas que ceux qu'ils aiment sont mortels.

On ne pense jamais à la vie qui habite les êtres humains.

Chapitre 2

La dernière année de notre vie commune, notre famille s'est vue enrichie par la présence d'un ami de mon père : Adrien. Il était arrivé au milieu d'un groupe bruyant d'hommes avinés qui avaient suivi mon père pour poursuivre leur soirée chez nous. Aucun de nous trois n'avait prêté attention à ce grand garçon, frêle, à la chemise écossaise ouverte sur un torse imberbe. Lui, en revanche, avait remarqué le dos courbé de ma mère, son regard craintif, ses mains tremblantes quand elle apportait la boisson sur la table.

Nous avons été étonnés de le voir nous rendre visite le lendemain. Jamais personne n'avait osé interférer dans la vie privée de mon père en son absence. Adrien était jeune, la trentaine tout au plus. Que faisait-il parmi les amis de mon père beaucoup plus mûrs et baroudeurs ? Adrien était curieux. Il s'intéressait à chaque chose. Par sa manière de poser des questions ou donner son avis, il s'appropriait tout ce que son regard touchait.

Tout de suite, nous l'avons aimé, ma sœur et moi. Nous lui avons présenté notre domaine qui s'étendait jusqu'au bois. Cachettes et secrets lui ont été révélés tandis que notre mère fermait ses poings de peur de voir notre père surgir au bout du chemin.

Adrien est revenu souvent nous rendre visite car en bon terrien qu'il était, il entendait faire bénéficier notre mère de l'ampleur de ses connaissances. Ma mère, qui avait fini par comprendre qu'Adrien choisissait ses moments pour ne pas prendre le risque d'une colère de mon père, commençait à le trouver sympathique.

Voulant soulager ma mère en retournant à sa place la terre de son potager, en débarrassant le sol des lourdes pierres qui l'encombraient, en taillant les haies qui poussaient sauvagement le long de la maison, Adrien finissait par partager aussi nos repas. On n'aurait su dire de quoi étaient faites les heures passées avec notre nouvel ami. Chaque instant allait de soi et cette évidence, loin de rendre banale la réalité, permettait au contraire à chacun de profiter de ces

moments avec plénitude. Nous buvions les paroles d'Adrien comme on boit le jus de l'huître, les lèvres collées à la coquille jusqu'à la dernière goutte salée. Même Dean manifestait son contentement en apportant aux pieds de notre ami son jouet préféré. Le sourire embellissait notre mère. Nous l'entendions rire.

Nous avons vite compris qu'il était préférable de taire les visites de notre ami. D'ailleurs, quand il lui arrivait de revenir avec notre père, nous faisons en sorte de ne pas le croiser afin que notre familiarité ne nous trahisse pas. Notre mère baissait les yeux et s'occupait de ses fourneaux sans prêter attention au ton qui montait autour d'elle. Ce qui était tu devenait plus important que ce qui aurait pu être dit. Seul Dean, qui ne comprenait pas pourquoi son ami ne jouait plus avec lui, insistait pour attirer son attention, malgré les coups de pied violents de mon père qui cherchait à éloigner l'importun. J'étais fier de partager un tel secret avec ceux que j'aimais. Je m'imaginai vivre un film d'espionnage. Nous étions des

agents secrets et parfois des agents doubles qui protègent leur couverture.

En plus de ses talents de jardinier, Adrien était le roi des tartes. Il savait pétrir la pâte, les bras enfarinés jusqu'aux coudes. Nous le regardions enfoncer les mains dans la pâte, la pincer du bout des doigts, la faire rouler sous ses paumes, la retourner, la lisser de farine, l'éventrer de ses poings fermés et l'enrouler sur elle-même. On aurait dit un magicien. Chaque geste s'accompagnait de commentaires que nous approuvions en riant. Ses tartes étaient délicieuses. Il savait même faire le pain.

En quelques semaines, Adrien est devenu indispensable. Nous étions tristes quand il ne venait pas et pourtant il pouvait se passer plusieurs jours sans qu'on entende son moteur annoncer le crissement de ses pneus sur les graviers de l'allée.

Mon père était un homme aux traits quelconques, de petite taille, aux épaules bien charpentées et à la peau marquée par les séquelles d'une acné sévère. Son visage était

aussi vide qu'une page vierge d' agenda. Totalement hermétique. Quant à son teint rose, il était de ceux qui rougissent ou brûlent sans jamais bronzer. Il avait une calvitie bien prononcée que nous qualifions en riant, ma sœur et moi, d'aérodrome à mouches ou de piste d'atterrissage pour insectes. Dans le même sens, nous disions que ses jambes étaient arquées à la Lucky Luke pour mieux cacher dans son slip des boules de bowling.

Il touchait aux investissements et à l'immobilier. Il avait des connexions dans des domaines périphériques tels que la distribution, la communication et même les voyages, agences de mannequins ou salons de massage. En fait, nous ne savions pas au juste ce qu'il faisait. Il disparaissait quelques jours, parfois quelques semaines et même des mois consécutifs. Quand il revenait, il était le même qu'à son départ. Personne ne lui posait de questions, pas même ma mère qui se contentait d'accepter les modestes billets qu'il lui laissait sur la table de la cuisine. Quand il ramenait à la maison des amis, toujours des hommes, soit il dînait bruyamment en arrosant copieusement ses

mets, soit il s'enfermait dans la grange et aucun son ne filtrait à travers les murs. Il pouvait passer des nuits et parfois des jours à multiplier les parties de poker ou discuter avec ses amis. Un machisme implacable régnait sur ces soirées. Notre mère, qui n'avait pas le droit d'entrer, déposait les plateaux devant la porte de la grange.

Un jour où mon père, qui avait eu un accident de voiture, a dû renoncer à un voyage, Adrien est tombé sur lui. Bien que handicapé par un gros bandage qui cachait de nombreux points de suture, mon père a bondi sur l'intrus. Ils en sont venus aux mains. Adrien s'est retiré, l'arcade sourcilière ouverte et la chemise ensanglantée.

- Ne t'avise plus jamais de remettre les pieds ici, sale ordure, sinon je te promets que tu iras renifler les racines des pissenlits.

Le pire a été les coups que notre mère a reçus. J'ai vu mon père la gifler à toute volée, sur une joue puis sur l'autre, la tirer par les cheveux et la laisser évanouie sur le sol de la cuisine. Elle est restée bloquée au fond de

son lit pendant plusieurs jours. Même si elle voulait minimiser à nos yeux les hématomes, l'enflure de ses lèvres et le sang collé à leur commissure, nous avons peur que notre père la tue.

Si tous les gens comparaient ma mère à un ange, tous pouvaient dire que mon père ressemblait à un diable.

Les jours qui ont suivi ce drame, se sont succédé de façon bien monotone et triste. Nous avons perdu notre joie de vivre. Notre mère peinait à se déplacer. Elle affichait une lassitude et une tristesse insoutenables. Ma sœur disait que notre maison avait perdu sa magie. Elle comparait notre logis à une boîte qui enfermait des perles en verre de toutes les couleurs, toutes plus belles les unes que les autres et toutes différentes dans leur forme. Autrefois, elles formaient un ensemble harmonieux que chaque mouvement intensifiait et embellissait. Aujourd'hui, elles avaient beau être mélangées, elles avaient perdu leur éclat et tout le côté précieux que nous lui avons donné avec la présence d'Adrien.

Nous savions qu'Adrien ne prendrait plus le risque de nous rendre visite. Nous ne l'avons d'ailleurs plus jamais revu. Un voile de tristesse s'abattait sur notre maison. Allions-nous nous morfondre dans le chagrin ?

Ce n'est pas mon père qui a tué ma mère.

C'est l'orage qui a dévasté notre maison. Il a emporté ma mère et il a pris ma sœur aussi. Cette nuit-là, tout m'a été pris, ceux que j'aimais, ma jeunesse, mon insouciance et mes illusions. Mes entrailles ont été arrachées, laissant une marque béante dans mon cœur.

Je me suis retrouvé seul avec mon Dean sans comprendre ce qui m'arrivait et sans que personne ne m'explique ce qu'il s'était passé. J'ai très vite compris que celle qui répondait et accourait au nom magique de « maman » ne serait plus là...

Ne me restait plus que la dernière vision que j'avais de ma mère, et qui allait peu à peu s'estomper dans ma mémoire. Je revoyais

son dernier bonsoir après la prière, sa tête encadrée dans l'ouverture de la porte de ma chambre et ses lèvres envoyant un dernier baiser. Elle me souriait de son visage pâle et son regard m'inondait de tout l'amour qu'elle m'avait toujours porté.

À cette douleur insupportable du vide et de l'absence, il m'a fallu ajouter celle de la disparition de celle avec qui je partageais mes jeux, ma compagne de vie : ma sœur jumelle, partie elle aussi en une nuit et emmenant avec elle le doux souvenir de ses hautes pommettes et de ses yeux bleus. Elle était née trois minutes après moi et nous nous ressemblions autant que le pouvaient de faux jumeaux. Nous avions les mêmes cheveux, les mêmes traits, le même rire. Elle était une fille, mais à dix mètres, difficile de faire la distinction entre nous, du moins quand nous étions petits. Nous avions une démarche identique. Notre mère soutenait que nous avions un langage propre mais je ne m'en souvenais pas.

S'il y a une chose que je me rappelais parfaitement, c'est que je n'avais jamais été

seul de ma vie, un sentiment d'appartenance particulier que nous seuls comprenions. Je me souvenais aussi qu'elle était très jolie. C'était une vérité incontournable qui transperçait mon cœur telle une flèche empoisonnée.

D'elle, je gardais le souvenir de notre complicité, de sa fraîcheur et l'image d'une star qui se serait échappée d'une affiche de film.

Pourquoi l'orage m'avait-il épargné ?

Chapitre 3

Mon père conduisait brusquement. Il poussait son moteur sans ménager son changement de vitesse. Il gardait le silence, les traits de son visage étaient tendus. Quand on l'appelait sur son portable, il répondait par des phrases courtes et sèches qui ne donnaient pas envie à son interlocuteur de poursuivre la conversation. Il a fini par allumer la radio. Je n'entendais aucune voix tellement ma peur prenait de la place dans mon corps. Je n'osais demander à mon père où il m'emmenait. Sa détermination m'angoissait. Je n'osais pas davantage insister sur la disparition de ma mère et de ma sœur. Aucune de mes questions n'avait obtenu de réponse ... Je devais me résigner à penser que ma mère était sortie de ma vie sur un coup de tête. Il en était de même pour ma jumelle. Ma mère avait choisi ma sœur plutôt que moi. Je restais terré sur mon siège arrière, en proie à toutes ces interrogations qui défilaient en boucle dans ma tête, laissant mes yeux passer de la route qui défilait à la nuque humide de mon père, encombrée de

vilains poils qui me donnaient envie de vomir. Je sentais que ma vie prenait un nouveau tournant.

Tout à coup, mon père a quitté l'autoroute pour des petites routes qui sillonnaient entre les montagnes, les cours d'eau et les vastes étendues où paissaient des vaches bien grasses. Mon cœur se resserrait davantage encore. Où allais-je atterrir ? Et soudain, je l'ai vu, cet édifice massif qui se dressait à l'abri des regards, au bout d'une très longue allée. Il était haut, avec deux tours, construit en pierres qui avaient noirci avec le temps. Une multitude de petites fenêtres trouaient la façade. Aucune végétation ne venait lécher cette construction austère. Des murs très élevés délimitaient un territoire de plusieurs hectares.

Mon père s'est arrêté. Sans un mot, il a claqué sa portière. Je l'ai imité avec un temps de retard. Après avoir pris ma valise et mon sac de sport dans le coffre, il s'est avancé vers l'entrée principale. Personne ne nous attendait. Le silence hurlait dans les couloirs. Il était si dense qu'il me semblait le respirer

comme une substance flottant dans l'air. Mon cœur faisait un bruit assourdissant dans ma poitrine qui se resserrait toujours davantage. Je n'arrivais pas à déglutir.

- Je reviendrai te chercher.

C'est la seule phrase que mon père a prononcée quand, après avoir eu un entretien privé avec le directeur de l'établissement, il m'a quitté en me donnant une tape sur l'épaule.

J'aurais voulu suivre des yeux sa voiture pour voir disparaître avec elle une partie de moi, une partie de ma vie, une partie de mes espoirs, mais une main posée soudainement sur mon épaule m'a ramené fermement vers l'entrée. J'ai entendu le bruit du moteur s'éloigner avec son lot de peur, de douleur et la fin de mon univers enfantin.

- Viens, je vais te montrer ton lit et t'expliquer les règles de la maison. Suis-moi.

Un élève plus âgé m'accueillait, chargé de superviser le nouvel arrivant. Il avait oublié

de sourire et marchait droit comme un i. Sans doute était-il là depuis longtemps et avait-il oublié le désarroi ressenti à son arrivée ! J'ai découvert mon lit au milieu d'une dizaine d'autres, un petit placard qu'il m'était conseillé de fermer avec un cadenas, des lavabos et douches sur le palier. J'allais apprendre que si je n'ouvrais pas les yeux avant tout le monde, j'allais me faire piétiner le matin au moment de la ruée vers « la salle de bains ». Il fallait être le premier pour avoir la douche numéro un et bénéficier de l'eau chaude. La douche numéro deux offrait l'eau tiède, la douche numéro trois l'eau froide. Il y avait des haut-parleurs et des caméras partout. Et ce que j'ai appris par la suite, c'est qu'un récepteur était caché derrière les tableaux noirs, permettant au directeur d'entendre tout ce qui se passait dans les classes. À l'insu des élèves bien entendu ! Il faisait régner l'ordre à son oreille. Abasourdi, je regardais les lieux, sans arriver à me les approprier. Les ricanements étouffés me blessaient. Des sanglots se bouscuaient dans ma gorge. J'allais vivre à l'école. Qui appellerais-je en pleine nuit ? Qui viendrait aux spectacles de fin d'année ?

Confectionnerait mes déguisements, m'encouragerait dans les tribunes, sécherait mes larmes ? J'ai poussé un soupir si rauque que ma gorge en a souffert.

- On va passer à l'exposé des règles qui sont en vigueur ici.

Le responsable de l'internat prenait un ton léger comme s'il s'agissait d'un accueil dans un club ou d'un jeu anodin. Je n'arrivais pas à laisser ses mots atteindre mon esprit. Je ne l'entendais pas. Je ne voyais que l'énorme trousseau de clés passé à un anneau de sa ceinture qui se ballotait en suivant le rythme de ses paroles.

- ... Chaque fois que tu te comporteras mal, que tu enfreindras le règlement, que tu auras des attitudes inappropriées ou que tu refuseras de participer activement ...

Non, il ne pouvait pas s'adresser à moi. Ils avaient dû tous se tromper. Même si je ne travaillais pas très bien, je n'étais pas un vilain garçon.

Comme le reste des pensionnaires, je me suis vu affubler d'un uniforme. Pantalon kaki et chemise blanche, une tenue qui était déjà une punition à elle seule. Mes vêtements civils m'avaient été supprimés dans l'attente de la prochaine sortie.

Un enfant pardonne toujours à ses bourreaux. Je n'avais plus que mon père. Si seulement j'avais pu lui dire que je serais docile, qu'il n'avait pas à se faire de souci pour moi. Je pouvais me débrouiller seul sans que je sois une charge pour lui. J'aurais pu apprendre à cuisiner. J'aurais bien travaillé à l'école. J'aurais pu rester tout seul à la maison même sans rien dans le frigo. J'aurais pu lui faire oublier ma présence tout en vivant près de lui. Nous aurions attendu ensemble le retour de ma mère et de ma sœur. J'aurais dû lui dire tout cela pour le rassurer mais je ne savais pas qu'il allait m'éloigner de lui. Nous n'avions même pas eu ensemble de discussion sur l'avenir.

Il ne me restait plus que mon père et je l'aimais malgré tout. Et si je l'aimais mal, je pouvais faire un effort pour l'aimer mieux.

J'allais le guetter car il avait dit qu'il reviendrait me chercher.

En attendant, chaque nuit, après l'extinction des feux, dans mon dortoir verrouillé de l'extérieur, je trempais de larmes brûlantes mon oreiller. Je pleurais à gros sanglots, de peur, de solitude, de tristesse et de désespoir, incapable de fermer les écoutilles de mon cœur. Tremblant, j'attendais le matin, après une nuit qui me semblait être une éternité.

Je ne savais pas que, tel un parachutiste, j'étais en train de faire le grand saut qui me faisait passer d'une vie à une autre.

Chapitre 4

J'ai compris ce que devaient éprouver les animaux enfermés dans un zoo. J'étais seul, sans amis, à tourner en rond. Les murs de l'école étaient des barreaux. J'allais vivre en cage. Une souffrance inconnue et silencieuse m'a frappé avec une violence extrême. Un monde s'écroulait. Chaque seconde, chaque minute, chaque heure, chaque journée me paraissait incompréhensible. Le fossé de mes peurs s'agrandissait comme une faille vertigineuse, impossible à combler. La chute me guettait.

Je n'avais pour m'occuper que les livres de classe que je trimballais dans mon cartable et les livres de lecture que j'empruntais à la bibliothèque, histoire de m'aider à m'évader de mon quotidien. Quant à la pratique du sport, j'avais l'impression de m'être transformé en militaire soumis à des règles strictes. Plus aucun plaisir ne m'animait si ce n'est l'envie de cogner sur tout le monde.

Dans les autres écoles, dans les écoles normales, les enseignants encadrent les élèves, les écoutent, les aident, les rassurent parfois pour qu'ils aient confiance en eux. Les parents s'attardent et tiennent conciliabule sur le parking, pour convenir de goûters, organiser le covoiturage, mûrir des projets de rencontres ou de sorties. Les enfants crient, courent, se pourchassent. Ici au collège du Parc, dans le Jura, il n'y avait que des internes, du primaire au lycée. Que des garçons en uniforme, les cheveux taillés en brosse pour exclure les poux, qui n'avaient le droit de sortir que chaque troisième week-end du mois quand les résultats et la conduite le permettaient.

- Eh ! Regardez le petit nouveau, un vrai sac d'os, pâle comme un mort, avec une belle tignasse bouclée que madame Pic vient de lui faire tomber. Pauvre chou. Il a perdu papa et maman. Regardez-le ! Je crois qu'il va chialer.

Devant moi se dressait un garçon qui roulait des mécaniques, une célébrité de la plus sinistre espèce. Manifestement, il avait une

cour qui lui cirait les pompes. Il me faisait penser au Drago Malfoy de Harry Potter.

Mon chagrin s'est vite transformé en colère puis en rage. J'ai serré très fort mes poings et ai soutenu sans broncher le regard de ce beau parleur.

- Il a l'air d'une chochette, vous ne trouvez pas les gars ?

Du haut de mes dix ans, je me suis jeté sur Marc Antoine qui se servait de son auditoire pour jouer les caïds. J'ai envoyé les coups à l'aveugle sans me fatiguer. Il allait prendre pour toute cette révolte qui me dévorait. J'ai senti une boule de feu monter en moi avec l'envie de détruire sans pitié cette petite frappe. La souffrance et la solitude, c'est slalomer en zone d'avalanches : ça passe ou ça casse. Celui qui ne compte sur personne ne s'inquiète pas de tomber. Il ne se lamente pas. Il se relève et repart, animé d'une nouvelle violence. Plus rien ne pouvait me ramener à la raison. Il a fallu nous séparer, je crois que je l'aurais tué. Le sang coulait de nos lèvres. Il saignait du nez. Cela m'était

égal. Dommage qu'on ne m'ait pas laissé l'achever. J'aurais bien voulu mourir sous les coups. Au moins je n'aurais plus eu de questions à me poser.

J'ai ainsi connu, dès le septième jour, mon premier rappel à l'ordre qui m'aura valu d'être mis à l'écart dans une pièce fermée, une sorte de mitard, située dans une aile isolée des dépendances du bâtiment principal. Le sol était en terre battue et la pièce était vide à l'exception d'une pailleasse inconfortable. Pendant trois jours, j'ai dû rester là, assis sur mon lit sans bouger, sans parler, mangeant peu, en attendant toutes les quatre heures qu'un seau me soit donné pour mes besoins. Si cette punition devait être apparentée à une torture de par l'isolement et les privations, pour moi elle marquait mon triomphe car on n'allait pas me briser comme on casse un roseau. La méfiance s'est substituée à la naïveté. Je suis devenu un rosier sauvage couvert de piquants. Je n'avais pas dit mon dernier mot... ni le premier d'ailleurs.

La cloche sonne l'heure du repas. C'est la première fois que je mets les pieds au réfectoire depuis mon exclusion. Personne ne m'accueille. Tous les regards sont cependant braqués sur moi. Je suis devenu une célébrité. Le mitard au bout de sept jours... un exploit qui ne passe pas inaperçu. Je m'assois à une place vide.

- Dis le débiles, pourquoi on n'entend pas ta jolie voix de châtré ? Tu l'as perdue au cachot ?

Recourbé sur mon assiette, je feins de n'avoir pas entendu et dévore mon assiette à grandes pelletées. Profitant de l'inattention du surveillant, Marc Antoine, qui n'a pas apprécié de se faire moucher devant ses amis, se couche au-dessus de ma table et dégomme la fourchette que j'allais introduire dans ma bouche. Le bruit de la fourchette qui fauche au passage mon verre fait virevolter le surveillant qui bondit sur nous.

- Je suis désolé de ma maladresse. Toutes mes excuses, Petit Nicolas.

Je secoue la tête pour dire qu'il n'y a rien et j'attends que le surveillant s'éloigne pour éponger le sang de ma bouche. Je m'efforce de rester calme et bourre mes aliments dans ma gorge nouée en évitant de croiser les regards. Je calcule cependant de sortir en même temps que Marc Antoine afin de lui glisser à l'oreille ces mots que je prononce lentement :

- Attends un peu, mon pote. Je te revaudrai ça quand nous serons tous les deux et que tu trembleras dans ton froc. Je pense que tu riras beaucoup moins. Tu perds rien pour attendre connard.

Il fait semblant de ne pas entendre mais je vois à sa nervosité qu'il commence à me craindre.

Si dans mon ancienne école, je vivais à l'abri des dangers, avec l'insouciance de mes jeunes années, je comprenais qu'ici, il allait falloir que je sois sans cesse sur mes gardes à surveiller mes arrières. Ma vigilance devait être de chaque instant, ma vue devait gagner en acuité. J'étais dans une arène face à des

lions féroces qui cherchaient la bagarre. J'allais marquer mon territoire. Et si la sanction ultime était le renvoi, j'allais le provoquer.

C'est ainsi que j'ai perdu mon sommeil d'enfant. Je me réveillais au moindre bruit qui me laissait penser qu'un mauvais coup m'attendait. Le jour, mon regard balayait sans cesse l'horizon. J'inspectais chaque recoin. Je tournais en rond pour guetter l'ennemi. Je restais adossé au grillage durant les récréations...

Je n'avais pas eu le temps ni la maturité de me ménager des refuges intérieurs comme le font les adultes. Ce n'était pas juste. Je n'étais pas prêt au malheur. Aussi longtemps que l'on conserve ses facultés d'émerveillement, on garde sa jeunesse.

Quand les enfants pleurent, on leur parle de demain. S'ils sanglotent et sont inconsolables, on leur parle de ce qu'ils feront demain, des choses à entreprendre, des gens qu'ils vont rencontrer. On les prend dans les bras, on les câline, pour détourner

leur attention de leur chagrin, de leur désespoir. On introduit la notion de temps dans leur vie en anticipant les situations. Pour moi, le temps n'existe plus.

Où est le petit garçon d'hier qui caressait les jolies mains de sa maman et jouait à cache-cache avec sa sœur dans les bois ? Le passé lui a démontré qu'il ne peut plus se fier au présent.

Le bonheur est un bien fragile et suspect. Je comprenais que plutôt que penser y avoir droit à nouveau, il était préférable d'essayer d'anticiper les catastrophes afin de mieux atténuer leurs conséquences.

Chapitre 5

Je ne me suis pas fait d'amis. Je n'en avais pas envie. De toute façon, je ne faisais plus confiance à personne, pas même à Dieu que notre mère nous avait appris à intégrer dans notre vie. Pendant que je priais, il m'avait joué un mauvais tour en me volant ma mère et ma jumelle. Je ne croyais plus dans ce Dieu d'amour qui m'avait trahi.

J'étais un pensionnaire étrange, solitaire, au visage fermé, bagarreur que l'on tenait à distance. Je faisais peur, surtout la nuit quand je glaçais le dortoir par mes cris que des cauchemars récurrents déclenchaient aux premières heures du matin quand la raison et la logique sont encore endormies. Rien toutefois ne me bouleversait davantage que les orages. J'arrivais à peine à me contrôler quand le tonnerre faisait trembler la nuit. Les éclairs qui illuminaient par intervalles des pans de nuages d'un ciel sombre, donnant l'illusion que quelqu'un allumait et éteignait sans cesse une lampe de chevet, me renvoyaient à cette nuit qui avait enseveli ma

conscience alors que des cris dénonçaient la violence d'assassins. Plus les orages se multipliaient, plus j'entendais des voix qui appelaient au secours. J'étais rongé par les remords, ceux que l'on ressent quand on a manqué de courage. Je n'étais pas sorti de mon lit cette nuit-là. Je hurlais ma détresse entre les murs du dortoir, affolant mes camarades par mes cris, repoussant mes couvertures à coups de pied et frappant l'air pour éloigner mes démons. Il n'était nul besoin d'être sorcier pour comprendre que je traînais un lourd bagage et que mes terreurs nocturnes étaient associées au choc subi à la suite de l'éclatement de ma famille.

Marc Antoine, de quatre ans mon aîné, était un ado vers qui les choses étaient toujours venues s'offrir naturellement. Il avait toujours glissé dans l'existence avec sa bonne bouille charmeuse, son aplomb d'enfant gâté persuadé que tout lui est dû, ses petits mensonges et ses dérobades, ses promesses non tenues et son égoïsme personnifié. Son sourire et ses yeux dorés avaient suffi, durant des années, à faire plier le monde devant lui. Choyé par sa mère,

protégé par son père, il avait pris l'habitude de sentir l'univers venir à sa rencontre. Le divorce de ses parents l'avait frappé de plein fouet. Il avait dû descendre de son petit nuage pour réaliser qu'il était devenu encombrant le bel enfant. Détrôné à la maison, il continuait à l'école à régner en maître. Mais mon arrivée avait bouleversé l'ordre établi. Avec moi, il avait perdu sa tranquillité de leader. Sa position était menacée bien qu'à aucun moment elle ne m'ait tenté. Il me considérait comme un rival qu'il fallait mater. Je savais qu'il attendait le bon moment pour m'écraser. Ses sbires zeyutaient, fouinaient, espionnaient pour l'informer de tous mes faits et gestes.

Il a trouvé l'occasion parfaite qui ne pouvait pas plus me toucher. Assis en tailleur sur son lit, un soir, il a commencé à rire de ce rire triomphateur qui ravit les fourbes, les faux jetons et les sournois. Je me suis abstenu de le regarder, jouant les détachés qui s'apprêtaient à se coucher.

Mais quand je l'ai vu brandir avec jubilation une photo de famille sur laquelle ma mère,

ma sœur, Dean et moi figurions, tout s'est enchaîné très vite. Mes yeux ont découvert le cadenas forcé de mon armoire et j'ai compris que Marc Antoine était allé fouiller dans mes affaires. Il avait subtilisé la photo que je gardais comme un trésor : une photo où tout le monde souriait, l'air heureux. Même Dean semblait sourire avec ses moustaches relevées. Il m'avait volé mon intimité. Il avait pénétré dans mon jardin secret. La colère m'a submergé. J'ai bondi de mon lit pour me jeter sur l'ennemi. J'ai tout juste eu le temps de lire la stupeur sur le visage de Marc Antoine avant que mon poing ne lui arrive sur la face. Une boule de haine a pris feu dans ma gorge. J'ai frappé et frappé encore. Les rires des complices ont disparu. L'arène s'est remplie autour de nous. J'ai visé la mâchoire, bloqué le bras à l'arrière et enfoncé mon genou entre les jambes. J'ai vomi toutes les insultes possibles. Le roi est tombé de son trône et les valets ont couru se plaindre au surveillant.

- Viens encore une fois me chercher et je t'écraserai la gueule pour de bon... compris ?

- ...

- *Pigé ? Tu réponds, connard ?*

Je n'ai pas pu entendre la réponse, interrompu par l'arrivée fracassante du surveillant. Son visage rougeaud et furieux ne m'a pas fait peur. Tandis qu'il aboyait en m'invectivant et en me tenant par le col de ma chemise de pyjama, je ne pensais plus qu'à l'évasion que j'allais mettre au point pour fuir cette prison. Collège du Parc, ça sonne bien. On croirait une école pour jeunes de bonne famille dont les parents, travaillant à travers le monde, comptent sur les enseignants pour établir à leur place l'éducation de leurs rejetons. En fait, il s'apparentait à mes yeux, à un asile de fous, à un camp de redressement où l'on rééduque en milieu fermé les jeunes dont personne ne veut. Mon père m'avait casé là pour avoir la paix. Il achetait sa tranquillité quels que soient les dégâts occasionnés. Et comme l'établissement vantait des résultats rapides et certains, il ne remettait pas en cause son choix, faisant une totale confiance au Club Med de la performance.